

*Souvenirs, souvenirs...* (épisode N°18)

Rentrée 70 (d'une *classe* l'autre)...

L'enseignement ne m'emballait pas plus que toi, je ne te l'ai jamais caché...

Telle était aussi la réputation de la fonction publique dans la bourgeoisie ascensionnelle des 30 glorieuses, celle en tout cas dont mon père aimait se faire l'écho, que les salaires y étaient d'autant plus légitimement bridés que la garantie de l'emploi n'y prêtait guère au zèle. Ceci expliquant cela à défaut de totalement l'excuser : pourvu que leurs modestes revenus témoignent de leur vraie vocation, est-ce que les forces dites vives du pays n'y toléraient pas de la même façon les religieux de tous ordres et jusqu'aux moines contemplatifs ?

Tant mieux au final ! j'avais justement besoin de disponibilité... Et en attendant d'être accueilli dans le monde libre et prestigieux de la grande entreprise éditoriale - ce qui demeurerait clairement mon but - force m'était de mériter ma vie aussi benoîtement qu'un curé de campagne à défaut de bien la gagner.

Sinécure pour sinécure et quitte à te surprendre, j'aurais toutefois préféré les maths.

Mes ex-collègues en la matière me pardonnent : à tort ou à raison j'ai toujours pensé que les temps de préparation et de correction y étaient plus courts. Aussi et surtout que les différences culturelles d'une famille l'autre y entraient pour une moindre part que dans l'apprentissage littéraire, et y exposaient à de moindres dilemmes à l'heure des évaluations. Sans même évoquer l'abîme de frustration, dans une matière qui passionne, entre ce qui passe et ce qu'on voudrait tant faire passer...

Mon parcours *Arts et Métiers* me donnait autant de compétences en sciences qu'en lettres, mais ainsi fait le jeu de l'offre et de la demande quand bien même l'Etat serait patron : c'était en vocations littéraires, il faut croire, que les académies étaient en manque cette année-là auxquelles j'avais envoyé mon dossier d'auxiliaire.

Peu motivé, donc, mais pas au point du petit jeune dont parle ton gourou du net, sur linkedin, qui n'a toujours pas trouvé de sens à son job après 15 jours d'essai. Car tel est aussi l'enseignement de la République, si gratuit, si laïque et si contraint soit-il, qu'il n'y est justement plus guère de gourous si déconnectés des attentes humaines qu'il puisse laisser croire un seul instant que ce qu'il exige d'autrui ne sert à rien...

Sciences ou lettres, qui contesterait le *sens* et l'utilité de l'instruction pour tous ?

Comment, sans elle, les vrais libéraux oseraient-ils promettre encore la si utopique égalité des chances ?

Comment les démocrates que nous sommes, toi et moi, légitimeraient-ils la démocratie elle-même si le citoyen Lambda n'était postulé capable d'appréhender les tenants et aboutissants des programmes électoraux qu'on lui soumet, et de comprendre à minima l'esprit des lois qu'on lui impose ?

Les savoirs et les savoir-faire basiques je les avais, sans prétention. Me manquait juste ce qu'on appelle une formation pédagogique : l'art comme qui dirait de motiver à les acquérir, ces savoir-faire et ces savoirs.

L'art en somme de *conditionner*, oui, quitte à devoir *déconditionner* du même coup...

Ainsi me faudrait-il par moi-même trouver en toute occasion, par exemple, des réponses aussi rapides que convaincantes au pragmatique « *A quoi ça sert ?* », voire au fatalisme social du si pétrifiant « *Chez nous, à 16 ans, on travaille !* ».

Or, même en s'y préparant...

Etait-il donc des familles où jusqu'à 16 ans, à en croire certaines de mes ouailles, on *ne travaillait pas* ?... Chez toi comme chez moi, j'imagine, la question aurait paru absurde : outre que je devais aider à un minimum de tâches ménagères, il allait de soi qu'il me fallait

*bien travailler* à l'école, au collège, au lycée. Et ce n'était pas vrai qu'à Paris. Fille pourtant de petits agriculteurs - mais conscients du peu d'avenir ouvert à la profession - c'était même chez Marie-Annick un impératif du genre catégorique. Ce dont aujourd'hui encore mon ex-interne chez les sœurs et ex-boursière ne cesse de leur rendre grâce.

Oui, nous avons eu de la chance.

Mais il est des foyers où les glissements sémantiques n'épargnent pas la notion même de *travail*.

Dans le mantra autobloquant auquel j'aurais à répondre, *travailler* signifiait plutôt - mais non moins impérativement - *rapporter de l'argent*. A tout le moins *contribuer à ne pas en perdre*. Or comment nier que l'apprentissage scolaire, même gratuit, relevait jusqu'à 16 ans du manque à gagner ?

Plus préoccupant pour le pédagogue : l'idée que les études n'étaient pas du *vrai* travail n'impliquait-elle pas que l'intérêt, ni l'application, ni l'effort personnels n'y avaient la moindre pertinence ? Que l'enseigné malgré lui n'y était somme toute qu'une façon de réceptacle et l'enseignant de déversoir ? Qu'il était normal d'y *réussir* si par miracle on était *fait pour ça*, mais plus normal encore que *ça ne rentre pas* dès lors qu'on revendiquait sans fausse honte son allergie héréditaire à l'orthographe et à l'algèbre, et qu'il ne serait à la rigueur que les coups de pied au cul pour que *ça rentre* ?...

« Les livres qu'il (elle) lit à la maison ?... Mais chez nous, vous savez, on n'a pas le temps de lire... »

Bien sûr en 1970, même dans les zones rurales, cette réticence aux études longues n'était l'état d'esprit que des familles les plus conservatrices. Des plus menacées surtout par les avancées bulldozer du progrès. Celles qui, sans se résoudre à fuir le village et renoncer à leur mode de vie, n'avaient ni l'audace ni les moyens d'y investir à long terme. Celles dont la survie de l'exploitation, du commerce ou de l'entreprise artisanale, ne tenait qu'à la participation indéfectible du moindre rejeton. Celles aussi où l'autorité sinon la dignité du patriarcat - lui qui avait le plus souvent *appris tout seul* - aurait bien pu se trouver sapée par le trop de savoir des générations nouvelles...

Même si ça n'était pas dit comme ça lors des réunions parents/profs (c'étaient surtout les mères qui venaient, comme c'étaient elles aussi, dans les familles croyantes, qui allaient à la messe dès lors que les pères, eux, *travaillaient*...) le peu d'intérêt de la progéniture pour les matières dites *intellectuelles* était d'autant moins mal vécu que son trop d'intérêt, en revanche, eût été plus ou moins perçu comme une menace de trahison.

Comme quoi ce que tu appelles les *molles paresseuses* ont parfois des circonstances socioculturelles on ne peut plus atténuantes.

Bon, c'est vrai !... Si ce type de conditionnement familial surprend toujours, il ne concernait déjà plus en 70 qu'une minorité d'élèves du premier cycle tentés par les circuits courts. Si le corps enseignant (*l'équipe* si tu préfères...) était par ailleurs unanime sur un point, toutes idéologies confondues, c'était bien de faire front contre lui. Qui n'y aurait été convaincu que le travail de réflexion et de mémoire, à défaut de se mesurer en sueur et kilojoules, était un travail comme un autre, exigeant de non moindres efforts et bénéfique à long terme pour tous ? Quel enseignant, si peu motivé fût-il, aurait-il ignoré que l'orientation précoce n'était le plus souvent qu'un choix du désespoir et son acceptation l'aveu d'un échec ?

Or trop d'échecs, à la longue, ça motive.

Ça motive, pour commencer, à revoir sa conception de la motivation d'autrui. Mais de quelle méthode s'inspirer quand on n'a potassé ni Meirieu, ni Piaget, ni Montessori... ?

La manière forte ?

Les familles dont je parle y étaient souvent favorables dont les pères avaient connu l'armée. Ça avait bien marché, à Landau, avec celui que j'ai appelé le caporal Laclasse. Et puisque ça

marchait pour certains - seraient-ils de plus en plus rares - tant que ça marchait... ! Sauf que ça n'était pas mon truc, la carotte du 20 sur 20 et le bâton du pensum.

La foi contagieuse du missionnaire version laïque ? Celle d'un Monsieur L, qui m'avait en son temps personnellement *exalté*, et des derniers hussards de la République ?

J'ai bien essayé, tu t'en doutes, mais le prestige de la fonction n'était déjà plus ce qu'il avait été, ni celui du cours magistral qui allait avec. Je n'obtenais d'autre effet que d'améliorer les performances des meilleurs - qui s'en seraient sortis sans moi - et de larguer un peu plus les plus faibles.

L'exemple charismatique ?

Celui de mon père, en somme, du temps où je ne songeais même pas à discuter ses « *tu dois !* » ? Celui des gourous, des tribuns, des idoles et autres *guides* ? Celui d'un Massu pour les futurs adjudants L ou d'un Calvet pour les futurs entrepreneurs ?...

Certains de mes collègues avaient bel et bien la voix et la carrure pour ce rôle qui m'aurait à coup sûr beaucoup plu. Mais voilà : le charisme ne se décide pas, et tu as beau t'entraîner devant l'armoire à glace de ton meublé...

J'avais toutefois (sur l'air de *Croyez-vous que je sois jaloux* ?) une botte secrète...

Je savais d'expérience que la langue écrite, comme toute combinatoire de conventions arbitraires (on y revient toujours), offrait de par sa seule structure un formidable terrain de jeux. Et cela bien avant que de pouvoir prétendre à une quelconque représentation du monde qui fût jugée *correcte*, ou à une non moins problématique expression de soi.

Ces jeux-là, je connaissais ! Pourquoi n'en aurais-je pas joué ?

Le plaisir immédiat qu'ils procurent... Le plaisir bientôt de l'effort à fournir pour accéder au plaisir supplémentaire - exaltant au sens ascensionnel - de toujours mieux jouer... Le besoin même de s'imposer des règles communes, quand on est vingt ou trente et non plus seul dans sa chambre, afin que tous jouent vraiment ensemble. Quitte à en inventer d'allègrement transgressives dès lors que tous ne maîtriseraient pas ni ne comprendraient l'intérêt des *vraies* règles, celles que seuls s'imposent les plus forts - ou les plus bourrins.

Jusqu'au besoin d'appréhender *in fine* ces dernières - ce qui reste l'objectif - ne serait-ce que pour le plaisir de donner toujours plus de sens et de sel au plaisir de leur transgression...

J'avais des dizaines (j'allais dire *mille milliards*...) de modèles en stock :

Les *cadavres exquis* surréalistes, par exemple, ou le *S+7* des Oulipiens, le *Un mot pour un autre* façon Tardieu, le *Cortège* de Prévert, les mots-valises, les calembours iconoclastes, les détournements de *grands* auteurs, les cruciverbiages de toutes formes et autres pratiques ludiques où les règles remettaient les sens préconçus en question, à un âge où justement - de la sixième à la terminale - il n'est guère d'idées qui ne soient préconçues.

Apprendre à écrire, est-ce que ça ne reviendrait pas à penser autrement ce qu'on n'a fait jusqu'alors que croire sur parole ?

Aucune pédagogie, pour autant, ne saurait se prétendre la meilleure pour tous, et toutes connaissent des flops. C'était juste celle où je me sentais le plus à l'aise, la plus susceptible aussi - qui sait ? - d'intéresser à la chose écrite ceux qui a priori n'étaient pas *faits pour ça*. Un petit nombre d'entre eux en tout cas. Voire un tout petit nombre...

Outre que l'inné existe bel et bien (je l'ai rencontré) et que tous les esprits n'ont naturellement ni les mêmes sensibilités ni les mêmes capacités d'accueil, il est aussi des conditionnements familiaux où la notion de travail, poursuivant sa descente aux enfers de glissement sémantique en glissement sémantique, semble être devenue radicalement antinomique à celle de plaisir.

"Avec Monsieur X, au moins, ils travaillaient...", "Vous êtes sûr que c'est au programme ?",

"Comme dit mon mari : la vie ce n'est pas un jeu..."

On ne me l'a jamais formulé aussi crûment que toi, mais proche :

L'épanouissement de soi... à quoi ça sert ? (à suivre...)